

La formation des jeunes montagnards népalais

Voilà plus de trente ans que la formation des montagnards népalais a commencé à se mettre en place. Une durée qui peut paraître bien longue ! Mais une durée, en fait, relativement brève, une fois ramenée à l'échelle de temps du Népal, puis au vu des résultats et compte tenu des difficultés rencontrées.

Alors que l'association des guides népalais s'apprête à rejoindre l'UIAGM*, voici l'histoire encore récente de cette "saga".

L'épopée des formations : les phases clés et leurs acteurs principaux

C'est en 1979 que commencent les premières formations au Népal, initiées par le NMA (l'association officielle de la montagne fondée en 1976) avec la coopération du Club alpin slovène, appartenant alors à la Yougoslavie. Celui-ci propose ses services dans le but d'engager des formations de base annuelles, encadrées par des instructeurs slovènes. Avec des fonds yougoslaves, un bâtiment qui va servir d'école est construit dans la région de Manang.

"Si gravir l'Everest est une expédition, former les montagnards népalais est une mission."

Ales Kunaver, chef d'expédition à l'Everest, initiateur de la coopération slovène avec la NMA*, coordonnateur de la construction de l'école de Manang.

Sous l'influence d'Ales Kunaver, alors président du club slovène et himalayiste chevronné, convaincu du bien-fondé d'initier des formations au Népal, se déroulent les premiers stages.

Ces formations élémentaires, "basic course" (formation de base), vont se poursuivre pendant plus de deux décennies à Manang, d'abord sous la responsabilité d'instructeurs slovènes puis, dans d'autres vallées d'accès plus rapide, avec les nouveaux instructeurs népalais. Ce n'est qu'au début des années 2000 que cette coopération cessera et c'est alors la NMIA association nouvellement créée qui reprend alors les formations. Des centaines de jeunes gens, garçons et filles déjà engagés dans les activités du tourisme, ont pu ainsi recevoir les rudiments de la pratique de la montagne.

À cette époque, quelques initiatives privées de formation se manifestent dans le cadre d'expéditions. Bien que peu nombreuses et pas toujours très structurées, elles participent d'un élan et d'un état d'esprit favorables à la formation.

"La formation des porteurs d'altitude, c'est avant tout un état d'esprit. Quand on est ensemble sur la même montagne, on se doit de leur apporter autre chose que du matériel."

Yves Pollet-Villard, guide professeur à l'Ensa*, chef de plusieurs expéditions dans l'Himalaya, initiateur de la coopération française pour les formations.

En 1980, lors d'une expédition française – dont je fais partie – au Dhaulagiri I, un programme de formation, pour les porteurs d'altitude et les autres personnels qui le souhaitent, est élaboré et réalisé sous la conduite d'Yves Pollet-Villard. L'enthousiasme manifesté par les élèves pour participer à ces activités nous conforte dans l'idée que les jeunes montagnards népalais trouvent un intérêt à ces exercices et qu'ils possèdent un potentiel technique étonnant ainsi qu'un très grand sens pratique des activités liées à la montagne.

Rien, jusque-là, n'avait été entrepris pour former ces jeunes. Devaient-ils rester à tout jamais les simples employés des touristes étrangers ? Pourquoi ne pas leur permettre d'accéder à un certain niveau de technicité et de connaissance leur donnant l'opportunité de mieux

maîtriser leurs activités ? Pourquoi, enfin et surtout, ne deviendraient-ils pas un jour “guides” au sens noble du mot, tel qu’il est compris dans les Alpes ?

Au retour de cette expédition, nous avons l’honneur d’être reçus par l’ambassadeur de France à Kathmandu, M. Francis de Noyelle. Ex-membre de l’expédition française à l’Annapurna en 1950, il a gardé intacte la fibre montagne et se montre très intéressé par notre expérience. Il envisage immédiatement d’y donner une suite, dans le cadre de ce qui se met en place à Manang.

C’est ainsi qu’en octobre 1982, l’Ensa se voit confier par la NMA la formation d’un second niveau, “advanced course” (formation avancée). Ces stages, encadrés par deux guides professeurs de l’Ensa, facilitent l’émergence des premiers assistants instructeurs népalais. Ils se poursuivent tant bien que mal jusqu’en 1990, date à partir de laquelle, à la demande des professeurs intervenant sur place, les stages se déroulent dans la vallée du Langtang, moins éloignée de Kathmandu, et durant les mois de juin et juillet ***puis plus tard en hiver***. En effet, à cette période, les candidats sont libérés de leurs activités professionnelles.

Ces stages n’auraient pas eu le même impact sans la présence, dès la fin des années 1990, d’un médecin instructeur volontaire délégué par l’Ifremmont. Soulignons au passage que les professeurs de l’Ensa sont eux aussi volontaires pour accomplir ces missions, relativement pénibles du fait de la densité des programmes, et parfois dangereuses. Pour eux, pas de dédommagement particulier ni, souvent même, de récupération du temps passé là-bas, à des périodes où ils auraient pu prendre des vacances.

Des stagiaires deviennent assistants instructeurs

Le nombre de stagiaires ayant suivi l’“advanced course” augmente et certains d’entre eux peuvent alors assurer la fonction d’assistant instructeur. Bien qu’il ne soit encore nullement question de former des guides, il devient cependant logique d’élever le niveau des formations existantes. Ce qui est décidé, sur proposition du professeur présent au Népal et avec l’accord de l’Ensa.

Dès 1992, deux ou trois des ex-stagiaires de l’“advanced course”, désignés parmi les plus compétents, sont accueillis à Chamonix, chaque été, pendant plusieurs semaines. Ils y reçoivent un complément de formation leur permettant de remplir définitivement le rôle d’instructeurs dans les stages “basic course” et “advanced course” se déroulant au Népal.

Précisons qu’en 1983, à l’initiative de la future FYPV, trois instructeurs népalais étaient venus suivre un stage de perfectionnement à l’Ensa. De sérieux espoirs étaient fondés sur ce séjour, mais un seul de ces trois stagiaires, Padam Singh Galley, continua, à son retour au Népal, à exercer sur le terrain et à s’investir dans les formations. Les deux autres préférèrent se consacrer aux affaires, ce qui leur réussit d’autant mieux qu’ils assurèrent plus tard la présidence du NMA...

En revanche, depuis 2004, les stages se déroulant en France, organisés et conduits par la FYPV* – avec la coopération de précieux partenaires tels l’UCPA*, l’Ifremmont*, l’Ensa, le Cnisag*, le Caf et aussi les guides de divers organismes de Chamonix – ont des résultats très positifs. Les stagiaires népalais bénéficient d’un entraînement intensif, et leur immersion dans notre milieu leur permet de découvrir et de comprendre notre culture de l’alpinisme. Expérience qui semble aider à une évolution des mentalités puisque, de retour dans leur pays, la plupart d’entre eux continuent à s’entraîner régulièrement tout en se consacrant aux formations.

Naissance de nouveaux organismes reconnus

Progressivement, ces instructeurs en puissance prennent conscience de ce qu'ils représentent et, très légitimement, se sentent investis d'une mission : celle de prendre en main les formations au Népal. Dans le même temps, ils envisagent d'élever encore d'un cran leur propre niveau afin d'accéder éventuellement au stade de guides reconnus par l'UIAGM : la consécration !

En 2003, la NMIA* est fondée et devient le partenaire exclusif de la FYPV. Celle-ci, tout en acceptant que la NMIA ait d'autres partenaires en France et ailleurs, souhaite maintenir le dialogue avec les autres acteurs népalais, privés ou institutionnels.

Depuis sa création, la NMIA a mené des actions nombreuses et variées. Cette association, malgré ses détracteurs et les problèmes matériels qu'elle doit surmonter, est devenue le fer de lance des formations montagne au Népal. Sur elle reposent les plus grands espoirs. Grâce à ses membres, elle seule a les moyens de pérenniser et de développer les formations existantes, et d'en promouvoir de nouvelles, telles celles des secouristes de haute montagne auxquelles participent activement l'Ifremmont et le Cnisag. L'idée de s'acheminer vers un diplôme de guide népalais prend alors forme et devient réalisable. Les intéressés en sont convaincus, bien que mesurant difficilement encore le chemin à parcourir pour atteindre cet objectif.

En 2006, la NNMGA*, issue de la NMIA, est créée ; elle est choisie par l'UIAGM pour devenir un jour l'association de guides capable d'intégrer ses rangs. Il est important de préciser que, sans l'appui essentiel de Claude Rey, alors président de l'UIAGM et partisan convaincu de l'émancipation des montagnards népalais, cette reconnaissance était loin d'être acquise. De même, aujourd'hui, son successeur, Bruno Pellicier, agit favorablement pour faire aboutir le processus d'intégration engagé.

Vous comprenez sans doute mieux, à présent, pourquoi la formation des guides népalais, ce vieux rêve – et non ce vœu pieux ! – a mis tant d'années à se concrétiser. Mais au Népal, où l'unité de temps n'a pas la même valeur qu'en Occident, on sait faire preuve de patience...

Les seules initiatives durables sont celles menées pas les Népalais eux-mêmes

Outre celles conduites depuis plus de vingt ans par la NMA puis par la NMIA avec la coopération, notamment, de l'ENSA et de la Fondation Yves Pollet-Villard, diverses initiatives de formation se sont succédé ces dernières années au Népal, avec plus ou moins de succès. Il s'agissait souvent de programmes ponctuels, ce qui ne pouvait que limiter les chances de résultats probants.

Parmi les plus marquantes, on peut signaler :

- Ecco Himal, une association autrichienne qui a mis sur pied en 2000, à Thami dans le Khumbu, un programme d'aide sur cinq ans. Les formations, dispensées sous le couvert de la NMA (avec des instructeurs népalais), allaient du niveau de base au niveau avancé ;
- le stage de formation conduit il y a quelques années par le guide Michel Pellé sous le couvert de Terre d'Aventure et de l'agence népalaise Great Himalayan Adventure ;
- les stages de secours en montagne organisés à Lobuche (Khumbu), dans le bâtiment pyramidal construit par un mécène italien. Ces formations ont cessé depuis quelques années ;
- la tentative de formation amorcée en 2006 – actuellement au point mort, semble-t-il – par la Fondation Petzl à Kakani, près de Kathmandu. On peut regretter que cet organisme,

puissant et bien structuré n'ait pas su tenir le rôle – ô combien utile ! – qui lui revenait en s'appuyant sur ce qui existait. Pourquoi, par exemple, ne pas avoir fait appel aux instructeurs de la NMIA lors des premiers stages ? Le choix de refuser la participation de ces derniers fut ressenti comme une injustice et une forme de mépris, un déni de reconnaître leurs compétences, résultat d'un travail commencé depuis plusieurs décennies...

- Les stages d'initiations du Khumbu Climbing School subventionnés par une fondation américaine depuis 2006, destinés aux jeunes Sherpas vivant dans la région de l'Everest. Ces stages sont encadrés par des instructeurs népalais sous la tutelle de guides américains.

Cette énumération n'est pas exhaustive. Elle montre cependant que les seules initiatives valables sont celles qui peuvent se pérenniser en s'appuyant sur les cadres népalais existants (instructeurs et guides de haute montagne aux standards UIAGM), certes soutenues par des aides extérieures sans lesquelles elles ne seraient viables.

2009 voit arriver une première promotion de guides népalais

Du 3 au 25 janvier 2009 se déroule, dans le sanctuaire des Annapurna, la partie finale de la première session de guides aux standards UIAGM. La formation effective des guides népalais ne date que de 2007.

Quatorze membres de la NNMGA participent à ce stage, sous la direction de deux évaluateurs mandatés par l'Ensa et l'UIAGM, Jean Annequin, guide professeur à l'Ensa et Sunar Gurung, premier guide népalais à l'UIAGM, diplômé de l'Ensa **en 2008**.

Ces membres ont les qualités techniques et physiques ainsi que les connaissances et l'expérience leur permettant d'avoir le niveau de guides adaptés aux spécificités de l'Himalaya. Cependant, ils ne seront acceptés au sein de l'UIAGM qu'au printemps 2011, lorsque la NNMGA aura fait la preuve de ses capacités, avec ses propres instructeurs, à pérenniser les formations de guide au Népal. Pour cela, le programme suivant doit être respecté : une deuxième session de guides – formation d'aspirants guides commencée en 2009 – se terminera en janvier 2011, et une troisième session d'aspirants guides aura démarré en 2010. Telles sont les exigences de l'UIAGM avant qu'une nouvelle association (une seule par pays) puisse en devenir membre.

Mais tout cela signifie, aussi et surtout, qu'en amont des stages de guides conduisant au diplôme, une succession de formations s'adressant au plus grand nombre, du niveau le plus bas au niveau le plus élevé, sera non seulement maintenue – elles fonctionnent depuis des années – mais amplifiée, afin d'amener de futurs candidats guides à entrer dans le cursus de la formation finale.

Un diplôme qui reconnaîtra également les seniors

Par ailleurs, sur proposition de l'UIAGM, une session spéciale réservée aux seniors (membres du NNMGA d'âge moyen mais toujours actifs, ayant une grande expérience des trekkings et expéditions pour y avoir participé très jeunes depuis années, et s'étant de surcroît investis dans les formations, que ce soit comme stagiaires ou comme instructeurs) se déroulera dans quelques mois. Ce cursus raccourci aboutira au même brevet de guide pour ceux, évidemment, qui en satisferont les exigences. Par ce biais seront donc récompensés ceux dont le mérite aura été d'avoir consacré une grande partie de leur vie aux activités de montagne, souvent dans des conditions difficiles et engagées.

Il aura donc fallu attendre près de soixante ans après l'ouverture de l'Himalaya népalais aux alpinistes du monde entier, pour qu'un premier groupe de véritables guides autochtones, aux

compétences affirmées et reconnues au plan international, prenne forme et soit sur le point d'être officialisé.

Des raisons d'ordre essentiellement économique sont à l'origine de cette véritable injustice : la non-reconnaissance de ces hommes et de ces femmes aux compétences et aux qualités physiques et humaines exceptionnelles.

Cette évolution, encore inespérée il y a quelques années, marque la fin d'une anomalie choquante, d'une injustice ! Comment se fait-il qu'il ait fallu tant d'années à ce pays, où vivent les meilleurs montagnards du monde, pour parvenir à ce niveau ? Pourquoi les hommes et les femmes de ces hautes vallées ont-ils été si longtemps confinés, sur le terrain, à des rôles subalternes, au mépris parfois de leur sécurité, laissant ainsi aux responsables étrangers les pleins pouvoirs décisionnels ? Les raisons en sont multiples, complexes et avant tout économiques. Toute formation a un coût, au Népal plus qu'ailleurs. Sans une réelle volonté de l'État et des organismes de tourisme d'établir des formations et de les faire évoluer au plus haut niveau, les chances d'aboutir étaient difficiles. D'ailleurs, le pouvaient-ils et le voulaient-ils ? Certes le Népal est en proie à des problèmes autrement plus sérieux et graves que ceux concernant la formation de ses jeunes montagnards. Cependant, celle-ci est la clé d'un réel développement durable et équitable du tourisme, lequel constitue l'un des atouts économiques majeurs de ce pays. Quant à la volonté des organismes, souvent proches du ministère du Tourisme, on peut dire qu'elle fut et qu'elle est encore inexistante, du moins pour obtenir cette élite, les « véritables guides », sans laquelle toute évolution est inconcevable.

Une certaine hostilité des agences envers un projet qui menace leurs intérêts

Il y a plus grave. Au-delà de l'incompréhension ou du désintérêt, a pu être constatée une certaine hostilité envers ce projet ambitieux. En effet, il perturbe le système touristique mis en place depuis le début et, par conséquent, menace les intérêts de ceux qui en détiennent le pouvoir économique : les agences !

Sans ces réticences, relayées pour les mêmes motifs par les tours opérateurs étrangers, organisateurs de trekking et d'expéditions, des moyens assez importants auraient pu être dégagés par ces organismes. La NMA, par exemple, qui bénéficie de rentrées financières importantes grâce aux royalties qu'elle touche sur les sommets de trekking, aurait pu investir beaucoup plus qu'elle ne l'a fait dans les formations. Alors qu'elle n'a pas hésité à dégager des sommes colossales pour la construction d'un musée de la montagne à Pockhara, dont l'utilité peut être discutable.

Après l'indifférence des himalayistes, la notion de tourisme équitable commence à peine à faire son chemin

Reste à considérer l'attitude des "himalayistes touristes" qui ont envahi progressivement les vallées et les montagnes. Durant des décennies, la question de la formation des gens qui les accompagnaient avec tant de générosité et de conviction – sans eux la conquête de l'Himalaya, pour laquelle ils payèrent un lourd tribut, n'aurait pu se faire – a été, à de rares exceptions près, totalement absente de leurs préoccupations. Le paternalisme qui était de mise suffisait à compenser cette indifférence et à se donner bonne conscience. Aujourd'hui encore, malgré la notion de "tourisme équitable" qui commence à faire son chemin, la prise de conscience collective de l'utilité de ce projet n'est pas évidente. Il suffit, pour s'en rendre compte, de connaître les difficultés que rencontre par exemple la Fondation Yves Pollet-Villard pour tenter de trouver des aides aux actions entreprises sur place.

Pourtant, combien de jeunes Népalais ont rêvé puis tenté d'imiter ces montagnards étrangers qui les employaient ! Ils auraient tant aimé aller au-delà de la hiérarchie établie, trop restrictive et sclérosante puisqu'elle les privait d'une réelle émancipation dans un domaine où ils pouvaient exceller. La seule perspective qui s'offrait alors pour les plus chanceux était de se muer en hommes d'affaires. Devenir propriétaires d'une agence avec pour effet, dans de nombreux cas, de se retrouver exploités après avoir été exploités !

Les jeunes guides au label de garantie indéniable dérangent le système

En effet à la fin des années 1990 voit apparaître, dans le haut de la hiérarchie des personnels affectés aux trekkings et expéditions, une nouvelle catégorie de "guides" non officiels – depuis l'ouverture du Népal au tourisme, le vocable "guide" a perdu toute signification, puisqu'il peut être attribué aussi bien à un simple porteur de vallée qu'à un porteur d'altitude ou à un sirdar.

Ces "guides de fait", issus d'une forme de génération spontanée, ont acquis leur expérience sur le tas, notamment en participant à de nombreuses expéditions. Leurs qualités sont appréciables. Malheureusement, privés de toute formation sérieuse et ne possédant ni les compétences techniques ni les connaissances, ils ne sont raisonnablement pas en mesure de garantir la sécurité de ceux qu'ils conduisent et dont ils ne sont finalement nullement responsables au sens juridique du terme. Malgré cela, ils exercent, la plupart du temps pour le compte d'agences qui font appel à leurs services, en étant rémunérés, évidemment beaucoup moins que le seraient de véritables guides népalais ou étrangers ! D'où l'hostilité des agences et de ceux pour lesquels elles travaillent, les tours opérateurs, à l'intrusion dans le système dont ils ont largement profité, de nouveaux jeunes guides au label de garantie indéniable, mais dont la valeur ajoutée a un coût.

Une ère nouvelle

Pourtant, cette évolution marque surtout le début d'une ère nouvelle. Tout d'abord, l'image des montagnards népalais va se trouver grandie et redorée par cette reconnaissance internationale. Mais au-delà du symbole, d'autres effets plus significatifs se feront sentir :

- les guides, grâce à leur grande expérience de l'altitude acquise lors d'expéditions précédentes et du fait de la formation poussée, adaptée à l'Himalaya, dont ils auront bénéficié, seront capables de gravir leurs montagnes avec un maximum de sécurité. Ils seront donc totalement et réellement responsables de leurs clients. Par ailleurs, dans le cadre de leurs activités traditionnelles en tant que porteurs d'altitude, ils accéderont à davantage de responsabilités, avec la possibilité de faire valoir leurs exigences, notamment en terme de sécurité (matériel nécessaire tel que des ARVA, prises de décisions face à diverses situations plus ou moins critiques). Ceci aura évidemment, pour eux seuls dans un premier temps puis, par ricochet, pour l'ensemble des employés du tourisme de montagne, des conséquences salutaires sur le plan commercial et financier ;
- les premiers guides serviront incontestablement d'exemple pour leurs cadets ; ceux-ci, s'ils en manifestent la volonté, pourront prétendre, avec l'entraînement et grâce aux formations maintenant bien engagées, accéder à ce niveau suprême. Ce phénomène devrait amplifier le courant d'engouement vers la pratique des activités de montagne – y compris en amateur – qui se dessine depuis plusieurs années parmi les jeunes Népalais ;
- les guides serviront de formateurs du NNMGA aux futurs candidats. Ils seront aussi les meilleurs instructeurs sur lesquels reposera l'ensemble du développement des formations conduites par la NMIA, y compris celles des secouristes de montagne ;
- les guides pourront enfin constituer un corps d'experts en secours de montagne, capables d'intervenir efficacement dans le contexte d'une organisation générale élaborée par leurs propres réflexions.

La présence de ces guides devenait une impérieuse nécessité. Il n'est pas exagéré de considérer que, dans un pays de hauts sommets tel que le Népal, les guides sont au

tourisme de montagne ce que sont les ingénieurs à l'industrie. Sans eux, tout effort de formation serait vain et aucune évolution durable ne serait possible.

Plus de vingt ans de coopération France/Népal : un bilan positif

Ce bilan, que certains esprits grincheux contestent – parce qu'il ne leur appartient pas ? – est l'œuvre de plus de vingt années de coopération entre la France et le Népal, entre l'Ensa et la NMA puis entre la FYPV et la NMIA.

L'aspect le plus significatif, au-delà des résultats tangibles, en est l'évolution de la mentalité des jeunes dans la pratique de leurs activités. Il est l'accomplissement de toutes ces formations échafaudées péniblement durant des années pour atteindre finalement le haut de la pyramide. Il prouve que les Népalais sont maintenant en mesure d'assumer les formations à tous les niveaux y compris celles des secouristes. Les instructeurs formateurs, membres de la NMIA et de la NNMGA, sont issus principalement des stages effectués au Népal puis en France. Ils font preuve de solides compétences techniques et pédagogiques. Par leur origine, ils montrent des capacités physiques remarquables et tous ont de sérieuses références himalayennes acquises, malgré leur jeune âge, sur les plus hauts sommets.

Le manque de moyens continue d'être le principal obstacle aux projets envisagés. Plus que jamais les actions entreprises au Népal auront besoin pour aboutir d'aides soutenues, nombreuses, d'origines diverses, mais sans ingérence ni paternalisme, avec le souci dominant de respecter la dignité des acteurs locaux.

*Signification des sigles

Caf	: Club alpin français
Cnisag	: Centre national d'instruction de ski et d'alpinisme de la gendarmerie
ENSA	: École nationale de ski et d'alpinisme
FYPV	: Fondation Yves Pollet-Villard (site web : www.fypv.com)
Ifremmont	: Institut française de recherche et d'enseignement de la médecine de montagne
NMIA	: Nepal mountaineering instructor association (site web : www.nmia.com.np)
NMA	: Nepal mountaineering association
NNMGA	: National Nepal mountaineering guide association
UCPA	: Union des centres de plein air
UIAA	: Union internationale des associations d'alpinistes
UIAGM	: Union internationale des associations de guides de montagne